

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Adé, D. et de Saint-Georges, I. (2010). *Les objets dans la formation. Usages, rôles et significations*. Toulouse, France : Octarès Éditions

par Stéphane Martineau

Revue des sciences de l'éducation, vol. 38, n° 2, 2012, p. 423-424.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/1019613ar>

DOI: 10.7202/1019613ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Recensions

Adé, D. et de Saint-Georges, I. (2010). *Les objets dans la formation. Usages, rôles et significations*. Toulouse, France : Octarès Éditions.

Cet ouvrage est une production collective qui regroupe dix-sept auteurs en provenance de la France, de la Suisse romande et du Luxembourg. Outre l'introduction et la conclusion, nous retrouvons ici neuf chapitres regroupés en trois grandes sections (trois chapitres par section) : 1) la construction située et la dynamique des significations de l'objet ; 2) le rôle des objets dans l'articulation entre les activités individuelles et collectives ; 3) les transformations conjointes des individus, des objets et des environnements de formation.

Toutes les contributions abordent d'une manière ou d'une autre la question de la place et de l'usage des objets dans les situations de formation. C'est dire qu'il s'agit là d'une thématique relativement peu connue et ce, même si elle repose déjà sur un certain nombre de productions devenues canoniques (on pense notamment aux travaux de Rabardel). Ainsi, le néophyte en la matière aura l'occasion de découvrir un champ de recherche fort intéressant. Pour ceux qui s'y connaissent déjà, l'ouvrage sera aussi d'un grand intérêt, car il présente des recherches récentes qui s'alimentent à divers courants (approches situées de l'apprentissage et didactique professionnelle, pour ne nommer que les deux plus influentes).

Bien entendu, il ne saurait être question ici de présenter le contenu de chaque chapitre. Mentionnons toutefois que les deux coordinateurs de l'ouvrage – David Adé et Ingrid de Saint-Georges – ont rédigé une introduction remarquable de clarté, qui situe admirablement bien à la fois l'historique de ce champ de recherche, les principaux courants de pensée qui le traversent ainsi que les enjeux et les questionnements actuels. Ainsi, sont posées des questions telles : Quel est le statut ontologique de l'objet ? Quels objets prendre en considération dans une recherche ? Sur quelles traces s'appuyer pour mener une analyse du rôle des objets ? Quelles sont les fonctions réellement jouées par les objets dans les situations de formation ?

On notera aussi la pertinence du premier chapitre (section un de l'ouvrage) signé par Bernard Blandin. Ce texte présente succinctement, mais de manière rigoureuse, l'objet tel qu'il est pensé dans différentes disciplines : anthropologie, philosophie, technologie, sociologie, psychologie cognitive, psychanalyse, sémiologie. Un tour d'horizon rapide mais captivant ! De la même manière, l'ouvrage bénéficie d'une excellente conclusion signée par Christian Brassac. Celle-ci reprend les principaux éléments traités au fil des chapitres et pose de façon limpide la problématique du triptyque *formant-objet-apprenant* au cœur des recherches sur la place, l'usage et la signification de l'objet en formation.

En somme, nous avons là un livre des plus stimulants. Une production collective de qualité qui lève le voile sur un champ de recherche encore peu répandu ; à tout le moins ici au Québec. Soulignons en terminant qu'il ne s'agit ni d'un ouvrage grand public ni même d'un livre pour les professionnels des milieux scolaires. Les contributions regroupées par Adé et de Saint-Georges s'adressent à un public savant de chercheurs en sciences de l'éducation et dans les disciplines connexes. Ceux-ci trouveront matière à alimenter leur réflexion sur les situations de formation.

STÉPHANE MARTINEAU

Université du Québec à Trois-Rivières

Baillargeon, N. (2011). *Je ne suis pas une PME. Plaidoyer pour une université publique*. Montréal, Québec : Les Éditions Poètes de Brousse.

L'essai du professeur Baillargeon sur le devenir de l'Université suscite des *senti-ments mêlés* : on est porté à appuyer sa vision d'une université *libre*, mais on a peine à endosser les raccourcis qu'il utilise pour prôner une telle université. Car, à la lecture de son texte, on se demande si l'idéal romantique d'une université détachée du monde tient compte des exigences de l'enseignement supérieur aujourd'hui. La proposition du professeur Baillargeon, que d'aucuns qualifieraient d'utopique, de créer un Institut universitaire voué au *Studium Generale* n'est pas autre chose qu'un refus de la *vita activa* pour trouver refuge dans une *vita contemplativa* rassurante et pleinement satisfaisante sur le plan intellectuel. Être *dans le monde* par l'action ou *en dehors du monde* par la prière et l'abnégation, étaient les deux pôles d'une problématique pressante du Moyen-Âge, laquelle, on le voit, a ses échos chez certains intellectuels contemporains. Contrairement à l'opinion de ceux qui prônent un *retrait* du monde, l'université n'est plus une *tour d'ivoire*, pour utiliser le terme de Derek Bok dans son livre *Beyond the Ivory Tower* (1982) : l'université se doit de contribuer, avec les stratégies et les moyens qui lui sont propres, à l'innovation économique et au progrès social. C'est dans le *dosage* de son engagement économique et social que se trouve la différence entre une université *esclave* et une université *libre*.

Pour lutter contre l'envahissement du modèle productiviste de l'industrie et du secteur privé en général dans l'agir académique que l'auteur perçoit, il faut, selon lui, prendre ses distances par rapport à la recherche subventionnée. Il affirme avec force qu'*il n'est pas une PME*. Par ailleurs, il souligne également que la recherche subventionnée n'aurait pas une grande valeur, parce que les chercheurs se limiteraient à présenter des projets dont les thématiques sont subventionnables, s'abstenant de soumettre des projets plus originaux mais moins convaincants aux fins de financement. Ici, l'auteur navigue dans des eaux périlleuses. Mon expérience d'évaluateur dans des comités de pairs est d'un tout autre ordre : les projets de recherche sont subventionnés en fonction de critères de qualité reconnus dans le domaine, indépendamment des thématiques choisies.